L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 DECEMBRE 1894. 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 DECEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

UNE NUIT D'HIVER.

I

La lampe avec son abat-jour baissé, laissait dans la pénombre les recoins de la chambre close aux rideaux tirés, et seule la flamme rouge du foyer jetait çà et là quelque étincelle sur les objets d'art accrochés aux murs, disposés sur les bahuts et les étagères: porcelaines et faïences, bronzes et cuivres; aucun bruit au dehors, pas même la lugubre plainte du vent d'hiver, pas même la rumeur assourdie du Paris nocturne.

Assis, ou plutôt enfoui dans un de ces profonds et moelleux fauteuils chers aux hommes d'étude ou de rêve, les coudes sur les genoux, le menton entre les mains, l'hôte unique de cette demeure qui décelait des goûts somptueux et délicats songeait aux jours vécus et aux jours à vivre; et, peu à peu, la songerie se précisait, les idées prenaient des formes, formes vagues encore et comme enveloppées, semblables à celles qui apparaissent dans le sommeil.

C'était d'abord la sienne. Il se revoyait à vingt ou vingt-cinq ans, le teint clair, les cheveux abondants, la lèvre rouge,—et grand, et svelte, et hardi, et vigoureux! Puis, autour de lui se groupaient les figures aimées d'êtres disparus; vieux parents, jeunes amis, dans les attitudes familières qu'il leur avait connues, et même les silhouettes d'indifférents qu'il avait coudoyés au hasard des rencontres, mais qui, par quelque détail significatif, s'étaient gravées dans sa mémoire sans qu'il le désirât. Puis, ce furent les faces souriantes, les profils charmants des amoureuses. Certains rappels le faisaient presque sourire, d'autres soupirer.

Et ces diverses impressions, pénibles ou joyeuses, se fondirent en une délicieuse mélancolie, où dominait le regret des heures évanouies, heures de jeunesse où il avait été aimant et aimé.

Puis, encore, il se vit quelques années seulement en arrière, la physionomie moins fraîche et moins franche, tourmentée déjà par les graves soucis journaliers, et n'ayant plus cette sveltesse du corps, cette énergie vitale dont il était si fier.

Et, alors, après la revue du passé, il eut comme la vision de l'avenir, et il se composa une image de ce qu'il serait plus tard, si un brusque accident ne brisait pas sa vie, quand ses cheveux, grisonnants sur les tempes, auraient blanchi, quand sa haute taille se serait courbée, comme pour prendre possession du morceau de terre, dernier asile de l'homme.

Il se leva, fit quelques pas, reprit sa place au coin du feu, et les idées de résignation philosophique triomphèrent, de nouveau, il songea au passé, l'analysa, supputa la quantité de bonheurs et de peines qu'avait contenue ce passé et, ainsi qu'un commerçant après avoir établi son bilan, il se dit qu'après tout, quoique les peines l'emportassent de beaucoup sur les bonheurs, il avait eu son compte des jouissances que comporte la vie, et que, par comparaison avec d'autres existences, il n'avait pas à lui reprocher d'excessives sévérités.

L'amour, de toutes les passions la plus vibrante, pour lui avait été normal; c'est-à-dire qu'il lui avait fait connaître les douleurs nécessaires pour en apprécier les joies intenses.

Un rire muet et ironique erra sur sa bouche morose, et, allant ouvrir un petit meuble en bois d'ébène où il celait ses secrètes archives, il revint portant un mignon coffret de bois des Iles, niellé d'or et d'argent, et s'étant assis devant sa table, après avoir approché la lampe de façon que sa lumière se projetât toute sur le coffret, il l'ouvrit; de l'un des compartiments, il tira un paquet de lettres, noué par une ganse, qu'il étala devant lui.

II

Alors, commença la lecture de ces lettres, lettres de femmes, à l'écriture fine, jaunie par le temps, et dont quelques unes seulement pouvaient être relativement récentes. Celle qu'il venait de lire, il la froissait et la jetait au feu. Et c'était sans tristesse ni grands regrets qu'il exécutait cette besogne, froidement, haussant parfois les épaules aux passages les plus enfiévrés, témoignant de l'affection la plus brûlante, aux serments trahis, aux promesses oubliées, gages menteurs des fugitives tendresses humaines.

Il avait mis de côté quelques-unes de ces missives encore parfumées,—celles qui lui paraissaient les plus sincères, les plus émues, et qui lui remémoraient les temps les meilleurs, dans l'intention de les conserver. Elles étaient au nombre de cinq ou six au plus. Mais comme il les repliait, il eut un "A quoi bon!" sceptique, et les envoya rejoindre les autres.

Puis, il retira encore du reliquaire d'amour une photographie: portrait de femme en la fleur de sa jeunesse, plus séduisante que belle; et, longuement, il savoura du regard ces traits qui lui rappelaient l'aventure la plus poétique, la plus chaste qu'il eût eue.

Le roman était bien simple.

C'était une jeune fille, rencontrée dans une soirée. Elle était d'intelligence fine et de cœur élevé, tout en étant pleine de naturel et d'enjouement. Il s'était senti entraîné vers elle par une irrésistible sympathie, et il avait deviné qu'elle l'aimait. Il était alors dans sa trente-cinq ans; elle n'en avait que dix-neuf. De plus elle était riche, ou, du moins, ses parents devaient lui laisser une fortune; il ne possédait, lui, qu'une aisance médiocre, de laquelle il se contentait, ayant gaspillé son patrimoine dès qu'il était devenu le maître d'en disposer.

Cette double disproportion d'âge et de biens l'avait fait reculer. Loyalement, dans un entretien qu'il avait eu avec la jeune fille, il lui avait confessé ses craintes, ses scrupules; et avec autant de loyauté que lui, après avoir opposé tous les arguments que dictaient son cœur et sa raison, elle l'avait seulement prié de ne pas prononcer le mot définitif, l'adieu. Et c'est ce jour-là qu'elle lui avait donné ce portrait,—en échange du sien, à lui,—en marge duquel elle avait écrit cette devise: *"Je crois et j'attends!"*

Or, le lendemain même, il avait résolu de ne plus revoir jamais la bien-aimée. Il avait tenu parole. Les parents de la jeune fille n'étaient pas de son monde à lui; il n'était pas retourné chez les personnes—avec lesquelles, d'ailleurs, il n'avait eu que des relations de pure politesse—où il pouvait la retrouver. De cela, il y avait cinq ans! Bien des fois, il avait subi la tentation de la revoir, quand l'accablant ennui pesait sur lui, dans les instants de détresse, de dépression morale. Mais il avait résisté, se disant que cette jeune fille avait droit au bonheur, bonheur qu'il ne croyait pouvoir lui donner, avec sa jeunesse envolée, son caractère aigri, mélancolique.

III

Et, ce soir-là, devant ce portrait qui emplissait son cœur d'une sorte d'ivresse, il lui vint l'amer regret de ce bonheur dont il s'était volontairement sevré; machinalement, comme les fous et les solitaires, il parlait à mi-voix, par phrases courtes et saccadées, coupées par les silences:

—Qui sait!.... Puisque je l'aime.... L'homme qui dédaigne ou repousse le verre plein d'un vin généreux qui réconfortera son cœur et égaiera son cerveau n'est qu'un sot; il n'est de plaisirs que ceux qu'on sait se donner. Comme elle est jolie et gracieuse!.... Oui, je l'aime.... "Je crois et j'attends!".... Elle attend peut-être toujours ... Mais non.... Ce serait folie! Cinq ans! Après tant de jours, me revoir, elle! Quel désenchantement, peut-être! J'ai vieilli, depuis.... Voyons....

Il prit un flambeau qu'il alluma, se regarda dans un miroir, faisant une inspection minutieuse de son être physique. Le front s'était dégarni, les tempes creusées; sous les yeux enfoncés saillaient les pommettes; les cheveux et la barbe étaient semés "des lilas de cimetière", suivant l'expression du poète. Très sombre, il vint se rasseoir, murmurant encore:

—Non, folie!.... Elle ne me reconnaîtrait plus.... Douleur nouvelle pour moi, pour elle!.... L'heure est venue d'arracher la dernière illusion, la fleurette blême qui s'obstine à croître dans mon âme de désabusé.... Allons!

Posant ses lèvres sur le portrait, qui devait garder la trace de semblables baisers, il prononça tout bas un nom de femme, puis le regardant avidement une dernière fois pour en conserver le souvenir éternel, il le jeta dans le foyer ardent où il le vit se tordre, léché par les flammes, et n'être plus bientôt qu'un peu de cendre grise; le reliquaire vide, devenu inutile, disparut aussi dans le feu....

Longtemps il resta enfoncé dans une infinie contemplation des derniers tisons qui s'éteignaient; rappelé à la réalité par l'odeur âcre de la lampe qui charbonnait, il se secoua, alla écarter les rideaux, ouvrit la fenêtre....

L'aube plaquait ses teintes violacées sur le ciel livide, et sur un arbre des oiseaux pépiaient, saluant la renaissance du jour; alors, ulcéré davantage encore par ce tableau de la vie, lui qui songeait à la mort de tout ce qui avait été sa jeunesse, à la fin même de son individu douloureux et crispé, il ferma la fenêtre et, se jetant à corps perdu sur son divan, il pleura.

SUTTER LAUMANN.

L'ABEILLE

DE LA

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

AVEC UNE

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

LE

SAMEDI MATIN,

ET

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

ABONNEMENTS:

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger;

Un Bulletin Maritime;

Une Liste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans;

Un Bulletin Financier;

Un Bulletin Commercial;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

73......CHARTRES......73

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET D'UNE TOMBE.

PAR

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

DEUXIEME PARTIE.

LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

(Suite.)

Son visage s'était couvert d'une subite pâleur, et son front se mouillait d'une sueur froide. Elle sentit ses jambes chanceler sous elle, et elle n'eut que le temps de s'appuyer sur une de ses clientes pour ne pas tomber.

—Mais qu'avez-vous donc, madame Prudence? lui demanda Mlle Amélie.

—Rien, rien, répondit elle, ce n'est rien!

Mais l'inquiétude et l'effarement de son regard démentaient ses paroles.

—C'est drôle! fit une femme.

—Oh! une espèce de malaise répondit une autre.

Soudain on entendit au dehors le bruit d'une dispute, des cris, des clameurs.

Mme Prudence, plus pâle encore et les yeux enflammés, se redressa; puis elle poussa un grand cri rauque et, laissant ses clientes ahuries, elle se précipita hors de l'établissement.

Elle vit à environ quarante pas d'elle, un rassemblement. C'était là qu'on se disputait, qu'on se battait.

VII

QUELLE EST CETTE FEMME?

Mme Prudence, affolée, s'élança vers le rassemblement.

Elle arrivait là lorsque se fit entendre le bruit sourd, sinistre, d'un corps tombant à l'eau, aussitôt suivi de nouvelles clameurs, que domina ce cri poussé par Lucien Delteil:

—Au secours! au secours!

Lucien avait jeté ce cri désespéré avant de se précipiter dans le fleuve afin de tenter de sauver son ami qui ne savait pas nager.

La mère de Paul vit le saut de Lucien dans la Seine et, chose plus épouvantable, elle vit le bouillonnement de l'eau à l'endroit où les deux corps venaient de disparaître.

—Mon Dieu, prononça-t-elle d'une voix étranglée, qui n'avait plus rien d'humain, est-ce qu'on va les laisser périr? N'y a-t-il donc ici personne pour leur porter secours?

Les témoins du drame, hommes et femmes, étaient maintenant muets, consternés.

Et personne ne se sentait le courage de secourir les deux jeunes gens, dont l'un, Lucien, venait de reparaître à la surface de l'eau, ayant contre lui son ami que son bras gauche enlaçait.

Mais si bon nageur qu'il fût, étant habillé et chaussé de bottines, il n'allait pas pouvoir longtemps résister au courant qui les entraînait.

Hélas! acte de dévouement inutile, puisque, seul, Lucien ne pouvait sauver Paul et était même menacé de mourir avec lui.

Léonie se tordait les bras de désespoir et ne cessait de faire entendre des plaintes, des gémissements.

—Mais ils vont mourir? s'écriait-elle. Cinq cents francs, cinq cents francs à celui qui les sauvera!

Paroles sans écho. Malheureusement, il n'y avait pas là un sauveteur.

Tout à coup deux gendarmes parurent; ils arrivaient un peu tard, car Frédéric le canotier et son camarade Bernard avaient déjà pris la fuite. Et ils devaient échapper à la justice, n'étant connus que de leurs maîtresses et de leurs amis qui, certainement, ne les dénonceraient point.

En même temps que les gendarmes arrivaient sur le lieu de la scène, on entendit crier, du milieu du fleuve:

—Tenez bon, tenez bon! nous sommes à vous!

En effet, une barque, montée par deux pêcheurs, s'avançait à force de rames.

Rendons ici hommage aux braves pêcheur de Bougival qui, tous, sont des sauveteurs.

Arrivés près de l'endroit qu'on leur désignait et qu'ils voyaient, d'ailleurs, car bien que ses forces fussent épuisées, Lucien luttait encore avec la suprême énergie du désespoir pour ne pas couler à fond, l'un des pêcheurs, qui s'était débarrassé de ses vêtements, se jeta à l'eau.

Il y eut sur la rive un moment d'anxiété terrible pendant lequel on eût entendu voler une mouche. Puis ce fut au bruit des applaudissements que les deux jeunes gens furent retirés de l'eau et couchés dans la barque.

Lucien s'était évanoui, et, pas plus que son ami, il ne donnait signe de vie.

La mère, à genoux, les mains jointes, sanglottait.

—Amenez-les à bord, dit une voix.

—Non, pas ici, répondit un des pêcheurs, de l'autre côté de la rivière; comme cela, on n'aura pas à les transporter à bras de si loin, et ils auront plutôt les soins dont ils ont besoin.

—Est ce qu'il y en a un de mort? demanda-t on.

—Ça, je ne sais pas, répondit le pêcheur.

La barque se mit en marche pour gagner la rive gauche.

Alors la marchande à la toilette se releva et s'élança vers le pont en même temps qu'une centaine de personnes. Tout ce monde était déjà sur la rive gauche quand la barque y aborda, en face du restaurant Prestrot-Souvent.

Les deux corps furent d'abord déposés sur la berge.

Tous les deux étaient immobiles et avaient sur le visage la pâleur de la mort.

Mme Prudence, au premier rang de la foule, regardait les deux amis, haletante, sans voix, hébétée.

Un homme de haute taille, vêtu d'une redingote à longue jupe dans laquelle son corps un peu gros était fort à l'aise, s'approcha.

C'était un vieillard aux longs cheveux blancs tombant sur le cou; il avait la tête nue et montrait tout le haut de son crâne dénudé; il portait toute sa barbe, moins blanche que les cheveux; ses yeux, très doux, étaient pleins de finesse: sa belle et large figure rappelait celle du docteur Villarceau, en ce sens qu'elle reflétait les mêmes sentiments de bienveillance et de bonté.

Cet homme, ce beau vieillard aimé de tous, surtout des enfants, était le médecin de Bougival.

Il s'agenouilla près des deux amis, les examina, les palpa, fit passer dans leurs poumons le souffle des siens, puis se releva les yeux rayonnants, les lèvres souriantes.

—Celui-là, dit-il montrant Lucien, n'est qu'en syncope; il a perdu connaissance par suite de l'épuisement complet de ses forces; il ne court aucun danger.

L'autre n'est qu'à demi-asphyxié, continua-t-il, et j'espère bien que grâce aux soins qui vont lui être donnés, nous le sauverons.

La mère de Paul, qui avait écouté, toute palpitante d'anxiété, de crainte et d'espoir, poussa un cri de joie délirante.

Sur un signe du docteur, des hommes robustes prirent les deux jeunes gens et les transportèrent dans la maison Prestrot-Souvent où une chambre fut donnée à chacun.

De l'autre côté de l'eau, on entendait les flonflons de l'orchestre; il y avait là de nombreux danseurs qui ne savaient rien encore du drame qui venait de se passer à quelques pas d'eux.

La marchande à la toilette regardait autour d'elle ayant l'air de chercher quelqu'un. Enfin elle dit à très haute voix:

—Où est donc le brave homme qui s'est jeté à l'eau?

Un homme s'avança.

—Madame, dit-il, c'est moi; que me voulez-vous?

—J'ai promis cinq cents francs à celui qui sauverait les deux jeunes gens.

Elle tira des billets de banque de sa poche et mit les cinq cents francs dans la main du pêcheur, qui n'en pouvait croire ses yeux.

On applaudit et l'on cria bravo!

Ceci se passait devant la porte du restaurant. Mme Prudence y entra et demanda qu'on voulût bien lui indiquer la chambre qui avait été donnée au plus malade des deux jeunes gens.

On ne pouvait mal accueillir cette femme, qui venait de donner si généreusement cinq cents francs au pêcheur. Assurément elle connaissait ce jeune homme et peut-être même elle était sa parente.

Sur l'ordre de sa maîtresse, une servante s'empressa de conduire Mme Prudence à la chambre.

Paul avait été déshabillé, couché nu, et le docteur et un homme le frictionnaient vigoureusement.

—Qui êtes-vous? Que voulez-vous? demanda le docteur à Léonie, sans cesser de donner ses soins au noyé.

—Monsieur le docteur, répondit-elle d'une voix douce, timide, je connais ce jeune homme.

—Ah! alors c'est bien, vous pouvez rester.

Cependant, sous les frictions, la chaleur commençait à revenir au corps, ce qui indiquait que la circulation du sang se rétablissait. Bientôt, sous sa main, le docteur sentit les battements du cœur; puis, peu après, il se redressa triomphant. Un faible souffle sortait de la bouche du moribond.

—Ce n'est pas avant quelques heures qu'il reprendra connaissance, murmura le docteur; mais tout va bien.

Léonie se tenait debout près du lit et buvait les paroles du vieux médecin.

—Alors, monsieur le docteur, dit-elle, vous croyez qu'il ne court plus aucun danger?

—Si lentement que ce soit, il revient à la vie: le cœur bat plus vivement, le visage commence à se colorer, et le souffle prend peu à peu de la force.

C'est égal, continua le docteur d'une voix attendrie, le pauvre enfant l'a échappé belle.

Il va rester longtemps encore dans cette espèce d'état comateux, et il est fort probable qu'avant de reprendre connaissance il s'endormira d'un profond sommeil. Il a besoin de repos, et il lui en faut beaucoup. Mais je compte bien que dans vingt-quatre heures il ne lui restera plus de son aventure qu'un peu de faiblesse.

Léonie ne put retenir une exclamation de joie et fut tentée de se jeter au cou du docteur.

Celui-ci sortit pour aller voir ce qui se passait dans la chambre de l'autre malade.

Il reparut au bout de quelques minutes.

—L'autre jeune homme va bien aussi, dit-il; il a repris connaissance et je me suis hâté de le rassurer en lui disant que son ami, non seulement n'était pas mort, grâce à son dévouement, à son courage, mais que, maintenant, il était hors de danger. Quoique très faible encore, il voulait se lever pour venir ici; je lui ai formellement défendu de sortir de son lit. On ne lui permettra de se lever et de sortir de sa chambre que demain matin.

Il m'a donné l'adresse de ses parents et celle du père de son ami, que je vais envoyer prévenir par un exprès.

J'ai été très surpris en apprenant que ce jeune homme était le fils de mon éminent confrère le docteur Delteil et le petit-fils de l'illustre et regretté docteur Villarceau.

Le médecin écrivit son ordonnance.

—Est-ce vous, madame, qui allait veiller le malade? demanda-t-il.

Mme Prudence resta un instant silencieuse, réfléchissant, puis répondit:

—Oui, monsieur le docteur, mais pas toute la nuit, seulement jusque vers une heure ou deux du matin.

—C'est bien, mais en partant vous vous ferez remplacer par une femme de la maison. Il faut que les indications de mon ordonnance soient suivies ponctuellement.

Je vais aller moi même chez le pharmacien et ce que je prescris vous sera apporté dans quelques instants.

Le docteur et l'homme qu'il avait retenu auprès de lui se retirèrent.

La marchande à la toilette s'assit sur une chaise tout près du lit. Elle pleurait silencieusement, mais ses yeux voilés restaient fixés sur le visage du malade, qui paraissait dormir.

On n'entendait plus la musique de danse, le bal était fini, les lumières du bal des canotiers venaient de s'éteindre.

Sur la chaussée, quelques cris joyeux, des roulements de voitures de plus en plus rares; c'était tout.

La folle jeunesse parisienne regagnait Paris.

Une servante apporta les médicaments un verre, une tasse, une cuiller, qu'elle posa sur la table.

—Madame, dit-elle à Léonie, c'est moi qui vous remplacerai quand vous partirez; vous n'avez qu'à me le dire, je serai en bas.

—Oui, je vous préviendrai.

Peu de temps après, le malade s'agita et ouvrit les yeux.

La mère sentit quelque chose d'heureux pénétrer dans son cœur; elle se leva, consulta l'ordonnance et fit avaler à son fils quelques gouttes d'une potion.

Bien qu'il eût les yeux ouverts, le malade ne voyait rien.

Il retomba dans son assoupissement ou plutôt son état de torpeur.

Plus d'une heure s'écoula sans qu'il fît un mouvement; mais sa respiration devenait de plus en plus régulière et peu à peu la coloration du visage s'accentuait. Enfin tout confirmait les paroles rassurantes du vieux médecin.

Les terreurs de la marchande à la toilette s'étaient évanouies et ses yeux rayonnaient de bonheur pendant qu'elle contemplait les traits calmes du jeune artiste.

Ce n'était plus l'épouse coupable que son mari avait chassée; ce n'était plus Mme Prudence, la marchande de la rue Lafayette. Sa physionomie transformée reflétait des sentiments si purs qu'on eût eu peine à reconnaître cette femme âpre au gain, qui, quelques heures auparavant, se trouvait si à l'aise au milieu des conversations triviales et grivoises des habitués du bal des Canotiers.

Elle ne se lassait pas de regarder, d'admirer son fils, et plus d'une fois déjà elle avait eu la tentation de l'embrasser. Elle s'était retenue. Pourquoi? Peut-être un sentiment de honte ou de respect que lui inspirait ce fils qu'elle n'avait pas su aimer autrefois, comme c'était son devoir.

Enfin, n'y tenant plus, elle se pencha sur le lit, resta encore un instant hésitante, puis couvrit de baisers le front de l'artiste.

Au contact des lèvres, Paul eut un tressaillement; ses yeux s'ouvrirent et se fixèrent hagards, presque effrayés, sur cette femme qu'il reconnaissait au chapeau grenat qu'elle avait gardé sur sa tête.

Mais qui était-elle donc cette femme! Et pourquoi se trouvait elle auprès de lui?

Il se souvenait, il se rappelait les paroles de Lucien, parlant de cette inconnue.

Elle lui prit la main; il la retira brusquement et sa physionomie prit une expression d'horreur et de dégoût.

Elle vit cela, la malheureuse, et ce fut pour elle un coup terrible. Elle pâlit, porta la main à son cœur et, instinctivement, se recula. Jamais elle n'avait éprouvé une si grande douleur; elle se tenait haletante, oppressée, pâle comme l'ivoire, adossée à la muraille.

Le malade s'était retourné pour ne plus la voir.

Elle le comprit et des sanglots lui montèrent à la gorge.

Elle jeta un long regard, un regard désolé sur le lit, ouvrit doucement la porte et se glissa hors de la chambre. Elle descendit au rez-de-chaussée, le restaurant était fermé, mais la femme qui devait la remplacer auprès du malade était là, attendant.

—Ah! vous allez partir? fit la servante.

—Je suis très fatiguée, répondit Léonie, et ne peut plus rester auprès du jeune homme, vous allez donc prendre ma place; mais je ne puis plus à cette heure rentrer chez moi, il faut que je reste ici.

—C'est que je n'ai pas une chambre à vous donner.

—Il importe peu, une chaise me suffira pour me reposer.

—Alors, madame, venez!

La femme conduisit Mme Prudence dans une espèce de cabinet, servant de débarras, et qui était voisin de la chambre où l'artiste était couché. Une chaise lui fut donnée et elle s'y laissa tomber avec accablement. Toutes sortes de pensées douloureuses l'assiégeaient.

Paul, son fils, l'avait repoussée! Sans doute, ce n'était pas de sa mère qu'il avait détourné sa vue; mais il la méprisait, cette inconnue, dont il avait crayonné la tête au bal des Canotiers! Cette expression de répulsion qu'elle avait remarquée sur les traits de Paul l'avait cruellement atteinte au cœur.

Quoi, la prenait-il pour une de ces femmes au milieu desquelles il l'avait vue, ou pour une créature plus vil encore! Pour elle, cette pensée était atroce.

Ah! pourquoi avait-elle cédé à cet irrésistible besoin de l'embrasser? Elle maudissait sa fatale imprudence.

Ce fut en se livrant à d'amères réflexions qu'elle vit le jour arriver.

A présent, elle pouvait partir, retourner à Paris. Mais pourquoi tant se presser? Elle avait bien le temps de s'en aller. Elle sentait que quelque chose la retenait dans ce cabinet, où elle était si près de son fils.

Celui-ci, après un sommeil réparateur, se réveilla. Il souleva sa tête sur l'oreiller et plongea son regard dans la chambre. Il aperçut une autre femme que celle qu'il avait vue dans la nuit et dont il croyait encore sentir les lèvres sur son front.

—C'était un rêve, pensa-t-il.

Cependant, au bout d'un instant, il fit signe à la femme de s'approcher du lit.

—C'est vous, lui dit il, qui avez veillé près de moi toute la nuit?

—Non, monsieur, seulement depuis une heure de matin.

—Alors, une autre femme que vous est venue dans cette chambre?

—Oui, monsieur, et qui a eu bien soin de vous.

—Qui est-elle, cette femme?

—Dame, je ne sais pas, moi; elle a dit qu'elle vous connaissait et on a pensé qu'elle était votre parente.

—Ah! fit Paul.

—C'est elle qui a donné cinq cents francs aux pêcheurs qui vous ont sauvés, vous et votre camarade.

—Mon camarade! Lucien a donc été aussi jeté à l'eau?

—Il s'y est bien jeté lui-même pour que vous ne soyez pas noyé; allez, c'est bien votre ami qui vous a sauvé la vie; sans lui les pêcheurs ne vous auraient pas retiré de l'eau vivant.

—Où est-il? Où est Lucien?

—Dans une autre chambre de la maison où le médecin lui a fait donner des soins, comme à vous. Oh! soyez tranquille, il est déjà tout à fait remis, lui; il pourrait se lever et s'habiller s'il avait son vêtement que l'on fait sécher en ce moment.

—Ah! Lucien, Lucien! murmura Paul très ému.

Puis sa pensée revint à la femme au chapeau grenat.

—Vous disiez donc, reprit-il, que cette dame qui m'a veillé avant vous et a eu bien soin de moi, a donné cinq cents francs aux pêcheurs qui nous ont retiré de l'eau, mon ami et moi.

—Oui, monsieur.

—Mais pourquoi a-t-elle donné cette somme?

—Elle l'avait promise: avant l'arrivée des pêcheurs, dix fois elle avait crié: "Cinq cents francs à celui qui les sauvera!"

Paul, la main sur son front, garda le silence.

—Ah! la pauvre dame, poursuivit la servante, jamais je n'ai vu une pareille désolation, un pareil désespoir. C'est que, voyez-vous, on a bien cru un instant que vous étiez mort.

Quand elle est descendue en bas pour me dire de venir la remplacer ici, elle pleurait, elle sanglotait à fendre l'âme; mais le médecin avait déclaré que vous étiez hors de danger et, bien sûr, c'était la joie qui l'avait mise dans cet état, la chère dame.

—Ainsi, fit Paul, elle est partie sans dire qui elle est, sans donner son adresse?

—Elle n'est pas partie, elle est encore ici, elle repose.

—Ah! bien.

Et le jeune homme ferma les yeux, non pour dormir encore, mais pour réfléchir.

A quoi allait il penser?

La demie de cinq heures sonna.

Le médecin, qui revenait près de ses malades, entr'ouvrit la porte de la chambre de Paul et avança la tête.

La servante lui fit signe que le jeune homme dormait.

Il se retira.

Au même instant, un coupé de maître s'arrêtait devant la porte du restaurant. Cette voiture amenait le docteur Delteil et le sculpteur sur bois Lebrun. Ils furent reçus par le vieux médecin de Bougival.

—Eh bien? interrogea anxieusement M. Delteil.

—Nous n'avons plus rien à redouter, messieurs; du reste, ces quelques lignes que j'ai adressées à chacun de vous étaient rassurantes.... Nos jeunes gens en seront quittes pour un bain froid pris dans de mauvaises conditions, c'est vrai, mais hygiénique après tout, étant donnée la saison.

Votre fils, monsieur le docteur, n'a plus qu'un peu de faiblesse et de courbature; il se lèvera dès qu'il pourra s'habiller.

—Nous n'avons pas oublié d'apporter des vêtements, dit M. Delteil.

—En ce cas, dans une heure nous permettrons à M. Lucien de se lever et de voir son ami qui, en ce moment, dort tranquillement, comme s'il ne lui était rien arrivé.

Les trois hommes se rendirent à la chambre de Lucien qui, laissant éclater sa joie, tendit les bras à son père et ensuite tendit la main au père de Paul.

Ce fut Lucien qui, mieux que ne l'aurait pu faire le vieux médecin, raconta très exactement ce qui s'était passé la veille; il retraça la lutte qui s'était engagé au bord de l'eau et la brutale étreinte du canotier qui, soulevant Paul de terre, l'avait précipité dans la Seine.

Le vieux médecin acheva le récit du jeune ingénieur en disant comment s'était opéré le sauvetage des deux jeunes gens. Il parla de la dame inconnue qui, pour les récompenser, avait donné cinq cents francs aux pêcheurs.

Il ajouta que cette dame, disant qu'elle connaissait le jeune artiste, lui avait prodigué ses soins avec beaucoup de sollicitude; selon le médecin, la sœur de charité la plus dévouée ne se serait pas montrée plus empressée au chevet du malade.

—C'est étrange, dit Lebrun, quelle peut être cette femme?

—Je comprends que vous ayez le désir de savoir qui elle est; on vous dira si elle est connue dans cette maison.

—C'est étrange, répéta le sculpteur sur bois, devenu songeur.

Et, instinctivement, il chercha le regard du docteur Delteil.

On quitta la chambre de Lucien et l'on entra dans celle de Paul.

La scène entre le père et le fils fut extrêmement touchante; ils ne pouvaient se dégager des bras l'un de l'autre; on voyait que c'était un quasi ressuscité que le sculpteur retrouvait et qu'il ne pouvait trop l'embrasser. Enfin, cette explosion de tendresse bien naturelle prit fin.

Pendant ce temps, le docteur Delteil, ayant jeté les yeux sur l'ordonnance de son confrère, l'avait félicité du mode qu'il avait suivi pour les soins à donner au malade.

Lebrun interrogea son fils au sujet de cette dame qui l'avait soigné.

—Oui, répondit-il, on m'a dit que cette personne était restée plusieurs heures auprès de moi; mais je ne me souviens de rien. Il paraît aussi qu'elle avait promis cinq cents francs à qui nous sauverait, Lucien et moi, et qu'elle les a donnés aux pêcheurs.

Pourquoi Paul ne disait-il que cela à son père, pourquoi ne parlait il pas des baisers que l'inconnue avait mis sur son front? Nous l'expliquerons plus tard.

—Oui, reprit Lebrun, mais c'est à moi et non à cette personne de récompenser ceux qui vous ont sauvés: nous ne pouvons pas admettre, M. le docteur Delteil et moi, qu'on se soit substitué à nous; il faut que nous sachions qui est cette dame afin de lui rendre la somme qu'elle a donnée.

La servante, qui était sortie depuis un instant, rentra.

—Où est la dame que vous avez remplacée ici, auprès de mon fils? lui demanda Lebrun.

—Elle est partie depuis un bon quart d'heure, monsieur, dans une voiture de louage, et l'on croit qu'elle s'est fait conduire à Chatou, pour y prendre le train.

—Est-elle connue ici?

—Non, monsieur.

—Elle n'a pas dit qui elle est?

—Elle n'a rien dit en partant; elle s'est contentée de mettre une pièce de vingt francs dans la main de la patronne.

Le sculpteur sur bois cessa d'interroger. Il était pâle, paraissait soucieux. Lui et M. Delteil se regardaient maintenant, comme s'ils n'eussent plus osé échanger une parole.

Après un long silence:

—Il faudra pourtant que nous sachions qui est cette femme, dit le père de Lucien.

—Nous ne pourrons pas le savoir, répondit le sculpteur.

—Moi, je le saurai, il faudra bien que je le sache, pensa Paul.

A ce moment Lucien, tout joyeux, entra dans la chambre.

—Ah! Lucien, mon cher Lucien! s'écria Paul en lui tendant la main.

Il continua avec des larmes dans la voix:

—Je sais ce que tu as fait pour moi, tu as risqué ta vie sans même avoir l'espoir de pouvoir sauver la mienne! Ah! Lucien, mon brave ami, c'est une nouvelle dette de reconnaissance! Elles augmentent et grossissent sans cesse les dettes de cœur de mon père et les miennes! Puissé-je un jour vous donner, à tous, la preuve que je ne suis pas un ingrat!

Et attirant à lui le jeune ingénieur:

—Viens, viens, lui dit il, viens que je t'embrasse!

Lucien ayant déclaré qu'il ne retournerait à Paris que le soir, avec son ami et M. Lebrun, qui ne voulait pas non plus quitter son fils, le docteur Delteil retourna seul à Paris.

Il avait hâte de rassurer complètement sa femme et Mme Villarceau.

VIII

A LA RECHERCHE D'UN VIEUX MEUBLE.

L'arrivée du docteur Delteil et du sculpteur sur bois au restaurant-hôtel avait fait partir précipitamment la marchande à la toilette.

Elle s'était fait indiquer un loueur de voitures et quelques instants après comme l'avait dit la servante, elle se faisait conduire à la gare de Chatou.

Elle dut attendre une bonne demi-heure pendant laquelle, la figure cachée sous son voile, elle resta assise sur un banc, ne voyant, n'entendant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Il fallut qu'un employé de la Compagnie l'avertit que le train était arrivé. Elle y monta et elle était tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle n'aurait pu dire, en arrivant à la gare Saint-Lazare, si elle avait eu des compagnons de voyage.

Sur la place du Havre elle faillit se faire écraser. Pour franchir la courte distance qui la séparait de la rue de Lafayette, elle semblait marcher comme dans un rêve, obéissant à une sorte de mouvement automatique. Elle heurtait les passants, était heurtée par eux et ne s'en apercevait point.

Enfin elle arriva. Sa fidèle Elisabeth fut effrayée de sa pâleur et du bouleversement de ses traits.

—Mon Dieu, madame, dit-elle, que vous est-il arrivé? Seriez-vous malade?

—Non, je suis seulement très fatiguée; je vais me reposer dans ma chambre. Si l'on me demande, je n'y serai pour personne.

Elle se sentait incapable de s'occuper d'affaires.

Elle monta chez elle. Ses regards s'arrêtèrent sur une glace qui lui renvoya son image décomposée par la douleur. Elle ôta son chapeau, le jeta sur un meuble et se laissa tomber sur un canapé.

En pensant à son fils, qui l'avait repoussée, à cette expression d'horreur et de dégoût qu'avait prise à sa vue la physionomie du jeune homme, les sanglots l'étouffaient. Ce ne fut qu'au bout d'un assez long instant qu'elle put pleurer; les larmes coulèrent en abondance sur ses joues livides et la soulagèrent.

La clarté se fit peu à peu dans son esprit troublé et elle put reconstituer les scènes qui, depuis la veille, ne lui apparaissaient que dans les brumes d'un cauchemar.

Maintenant, tous les détails lui revenaient à la mémoire. Elle se rappelait son entrée au bal des Canotiers, ces deux jeunes gens qu'elle avait à peine remarqués d'abord et qui lui apparaissaient faisant contraste avec la vulgarité des habitués de l'établissement. Elle se rappelait ces rires bruyants et ces conversations grivoises auxquelles elle s'était associée à quelques pas de son fils; puis le déchirement qui s'était produit en elle quand elle avait appris que les menaces d'une brute étaient dirigées contre son fils.

Elle frissonnait encore d'épouvante en évoquant le souvenir de l'eau bouillonnant au-dessus du noyé, et il lui semblait qu'elle voyait encore ce corps inerte étendu dans la barque.

Elle se retrouvait dans cette chambre d'hôtel où elle avait veillé son fils. Oh! elle l'aurait toujours devant les yeux, il ne s'effacerait jamais de sa mémoire le souvenir du geste avec lequel Paul l'avait repoussée.

La douleur qu'elle avait éprouvée à cet instant était toujours aussi vive.

Et c'était quand elle était si heureuse de le savoir sauvé, de le voir revenir à la vie, et fière de le retrouver beau, intelligent, instruit, plein d'avenir, qu'il s'était détourné d'elle comme d'un être dont on veut éviter le contact impur.

Mais pourquoi cette espèce de répulsion qu'elle avait inspirée à l'artiste? Avait-il donc deviné qu'entre elle et lui il y avait un abîme?

A cette idée, elle vit passer devant ses yeux, comme un sinistre fantôme, l'image sombre de son passé; c'était l'abîme, c'était la barrière infranchissable qui se dressait menaçante entre elle et son fils.

—Mais non, se dit elle, il ne sait pas qui je suis, il n'a pu me reconnaître après tant d'années écoulées.... Non, non, ce n'est pas sa mère qu'il a voulu repousser.

Puis, après un silence, elle reprit:

—Mais s'il eût su que j'étais sa mère, n'aurait-il pas eu pour moi le même dédain, la même horreur?.... Son père ne lui a-t-il pas appris à me détester, à me maudire? Ne lui a-t-il pas dit: "Tu ne dois jamais revoir ta mère," comme il m'a dit, à moi: "Vous ne reverrez jamais votre fils!"

Oh! cet homme, cet homme! il est impitoyable, je le hais!

Un éclair fauve avait sillonné son regard. Mais, aussitôt, elle eut un geste de découragement et son visage prit une expression de tristesse profonde.

—Ah! murmura-t-elle en hochant la tête, si mon fils me voyait la colère dans les yeux et devinait les révoltes de mon cœur, ce ne serait pas le moyen de regagner sa tendresse. Je suis injuste, après tout; est-ce que je ne dois pas reconnaître que celui qui m'a chassée, qui m'a jamais fermé sa demeure a fait de mon enfant un homme, un artiste, qui est aujourd'hui sur le chemin de la gloire? Cela doit lui être compté à cet homme.

Par une pente insensible elle passait des émotions violentes à des sentiments plus doux. L'aigreur s'en allait de son âme.

Elle se souvint que là-bas, au bord de la Seine, elle n'avait pas été seule à s'intéresser à son fils; elle sentit dans son cœur une vive reconnaissance pour tous ceux qui avaient contribué à son salut. Il en était un surtout qu'elle ne pouvait oublier, qu'elle n'oublierait jamais, celui qui s'était vaillamment jeté à l'eau pour sauver son ami ou pour mourir avec lui.

—Le brave garçon, le noble enfant! s'écria-t-elle, comme sa mère doit être fière d'avoir un fils pareil! Toujours heureuse Valentine! Eh bien, est-ce qu'elle ne le mérite pas?

L'association des idées réunit, naturellement, dans la pensée de Léonie tous les membres de la famille Villarceau. Pour la première fois elle s'accusa d'avoir répondu aux bienfaits par l'ingratitude. Elle se rappela la grande bonté de l'illustre médecin, l'homme au grand cœur; elle le revoyait avec son regard si intelligent, si bon, son fin sourire et cette douce indulgence qu'il avait pour les faiblesses et les fautes des autres. Tout ce qu'il avait fait pour elle lui revenait à l'esprit. Comment l'en avait-elle récompensé?

—Il méritait mieux de moi, se dit elle.

Sa physionomie plus calme était devenue plus réfléchie.

A présent, elle songeait à ces mystérieux papiers dont la perte avait été si sensible au docteur Villarceau. Puisqu'ils avaient tant de prix pour lui, ils devaient être également précieux pour sa famille. Si elle parvenait à les retrouver et qu'elle les rendit à Mme Villarceau, ce serait un hommage rendu à la mémoire de son bienfaiteur.

Ayant toujours son fils dans sa pensée, elle se disait:

—Si je retrouvais ces papiers, c'est Paul qui les porterait à Mme Villarceau, on lui serait reconnaissant et, dans sa joie, il y aurait un peu d'oubli et de pardon!

Jusqu'alors, dans son idée de retrouver les papiers, elle avait été stimulée par la curiosité qu'on éprouve à déchiffrer une énigme; maintenant elle était guidée par un mobile plus élevé.

—Allons, se dit-elle, il faut que je les retrouve.

....

Les jours suivants, les clients se succédèrent presque sans interruption dans le magasin. Les affaires de la maison devenaient de plus en plus brillantes, et Mme Prudence était souvent obligée de faire de longues courses pour se procurer les objets demandés qui lui manquaient.

Il fallait avant tout servir la clientèle; un peu plus tard, dès qu'elle le pourrait, elle se mettrait à la recherche des papiers.

Léonie n'avait jamais été désintéressée, et depuis qu'elle était devenue marchande, elle se montrait âpre au gain. Mais, disons-le, ce n'était pas pour elle seule qu'elle convoitait la fortune.

Elle croyait voir dans la fortune un moyen de se rapprocher de son fils. Elle pensait bien que le sculpteur sur bois n'était pas millionnaire; sans doute, quand elle l'avait quitté, il était dans l'aisance; mais il n'avait pas eu, certainement, que des jours de prospérité, les travaux de luxe étant exposés à bien des chances aléatoires. En réalité, elle ignorait absolument dans quelle situation se trouvait Lebrun.

Elle espérait pouvoir dire à son fils:

—Ces titres de rente, ces billets de banque, ces rouleaux d'or, je les ai gagnés, amassés par un travail aussi honorable que persévérant, ils sont à toi. Grâce à ta mère, tu peux figurer parmi les privilégiés de la fortune, choisir à ton gré le genre de vie qui convient à tes goûts.

Alors, est-ce que la reconnaissance ne créerait pas entre le fils et la mère un lien que la rancune du père ne parviendrait pas à rompre.

C'est ainsi qu'elle rentrait dans sa chambre, elle y était suivie par la belle figure de Paul, non pas sombre et hostile comme à Bougival, mais souriante et affectueuse.

Un jour elle se dit:

—Entrons en campagne; je ne me dissimule pas les difficultés que je vais rencontrer, mais j'ai la persévérance et la patience.

Elle était douée d'une énergique volonté et n'était pas femme à se décourager devant les premiers obstacles, à renoncer à son entreprise.

Très simplement vêtue, elle gravit les hauteurs de Montmartre.

Arrivée à la rue Dahesme, elle entra dans la loge de la maison où avait habité Forestier et se trouva en présence du concierge occupé à ressemeler des bottines.

—Pardon, monsieur, lui dit elle avec son plus gracieux sourire, étiez-vous ici il y a huit ans?

—Oui, répondit le savetier d'un ton bourru; pourquoi me demandez-vous cela?

—Pour être sûre que vous avez connu un locataire de cette maison appelé Arist de Blondeau.

—Ah! oui, une belle connaissance, ma foi, un gredin qui avait autant de noms qu'il y a de jours dans le mois et qui ne nous a pas laissé un bon souvenir, à ma femme et à moi. C'était un voleur qui a été arrêté là, sur le pas de la porte.

—Pourriez-vous me dire ce que sont devenus ses meubles.

—Ah! nous nous sommes bien inquiétés de savoir où ils sont allés! C'est le propriétaire qui les a fait vendre; si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous au propriétaire.

—Alors, dit-elle, en glissant une pièce blanche dans la main du concierge, soyez assez aimable pour me donner son adresse.

—Oh! très volontiers, fit l'homme: M. Fortier, rue Maistre No 5.

Mme Prudence se retira et se rendit à l'adresse indiquée. Elle trouva dans le propriétaire un homme aussi peu avenant que le concierge. La tête, emprisonnée dans un bonnet de soie, enveloppé dans une robe de chambre, il soignait devant le feu ses vieux rhumatismes.

—Que voulez-vous? dit il sans se lever, en voyant entrer la marchande à la toilette.

L'accueil était peu encourageant, mais Mme Prudence ne se déconcerta point.

—Monsieur, répondit elle, vous avez eu pour locataire dans votre maison de la rue Dahesme un certain Arist de Blondeau, qui de son vrai nom s'appelait Forestier.

—Qu'est ce que l'on me veut encore avec cette canaille? s'écria le propriétaire; si ce bandit est une de vos connaissances, je ne vous en fais pas mon compliment. Il m'a fait tort de deux termes, le misérable!

—L'homme m'importe peu, monsieur, mais il avait un mobilier.

—Ah! oui, parlons-en, de son mobilier; je l'ai fait vendre et c'est à peine si les frais de saisie et autres ont été couverts.

—Parmi ces meubles, monsieur, il y en avait un auquel je tenais beaucoup, non à cause de sa valeur, mais comme souvenir de famille. C'est un bahut-secrétaire.

—Hé que voulez-vous que j'y fasse? Il fallait venir l'acheter à la vente.

—J'ai ignoré cette vente, monsieur, mais l'huissier qui l'a faite pourra peut-être me fournir certaines indications....

—Ça, je n'en sais rien; si vous voulez voir mon huissier, son étude est rue Lepic, No 14.

—Merci, monsieur.

—Il n'y a pas de quoi. Bonne chance, madame.

Et l'homme se remit à tisonner.

Mme Prudence n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à la maison où un panonceau accroché au-dessus de la porte indiquait l'étude de l'officier ministériel, la terreur des mauvais débiteurs du quartier.

Cependant cet huissier de Montmartre n'avait rien de rébarbatif. Elégamment vêtu, les cheveux bien lissés, la moustache en croc, il était de ceux qui cherchent à se faire pardonner leur métier ingrat par l'amabilité des manières, une attitude correcte. Mais la marchande à la toilette remarqua avec peine qu'il n'avait pas trente ans; ce ne pouvait être lui qui avait opéré la saisie et fait la vente du précieux bahut.

—Monsieur, lui dit-elle, quand il se fut levé pour lui présenter un siège, je crains bien que vous ne puissiez me fournir les renseignements que je viens solliciter de votre obligeance. Le fait auquel ils se rattachent remonte à huit ans et alors vous étiez encore bien jeune.

—C'est vrai, madame; mais à cette époque j'étais clerc dans cette étude.

—Oh! alors, monsieur, vos souvenirs peuvent m'être précieux.

—Je le désire, madame. De quoi s'agit-il?

Elle exposa sa requête.

—Madame, répondit le jeune huissier, la vente dont vous me parlez était sans importance; je me la rappelle, cependant, à cause de l'arrestation et de la condamnation de ce locataire de M. Fortier, un des anciens clients de l'étude. Mon prédécesseur tenait ses écritures parfaitement en ordre, et je pense bien qu'en consultant ses registres je vais pouvoir vous renseigner.

Mme Prudence respira et, d'un œil anxieux, elle suivit les mouvements de l'huissier pendant qu'il feuilletait un de ces énormes in folios disposés sur des rayons.

—Ah! voilà, dit l'huissier au bout de quelques instants: Vente faite à la requête de M. Fortier, propriétaire, rue Dahesme. Un bahut-secrétaire adjugé au prix de quinze francs.

—A qui, monsieur? demanda Léonie haletante.

—A un M. Lévêque demeurant rue des Abbesses, No 30.

Mme Prudence remercia chaleureusement l'obligeant huissier et se rendit rue des Abbesses.

M. Lévêque était mort, et ses héritiers, qui habitaient en province, avaient vendu son mobilier à un brocanteur.

Ce ne fut pas sans peine que la marchande à la toilette parvint à se procurer l'adresse du brocanteur, qui demeurait chaussée de Clignancourt, No 22.

Là, elle se heurta d'abord contre le mauvais vouloir de l'industriel, qui ne se souvenait pas, disait-il, et n'avait pas le temps de faire des recherches sur ses livres; d'ailleurs, il n'inscrivait la vente que des objets ayant une certaine valeur.

Mme Prudence comprit très bien que si cet homme se refusait à lui être agréable, c'était parce que pour lui tout était matière à commerce, même son obligeance. Elle ne se rebuta point et continua à se montrer gracieuse, insinuante, tout en examinant les uns après les autres les objets d'art placés dans la vitrine.

—Ah! fit-elle, voilà un déjeuner qui me plaît, c'est du Saxe, n'est-ce pas?

—Oui, madame, du Saxe.

—Combien voulez-vous le vendre?

L'homme parut hésiter un instant et répondit:

—Cent francs.

Il avait acheté les deux tasses et la soucoupe quatorze francs; mais, en réalité, le déjeuner valait une soixantaine de francs.

—Eh bien! monsieur, dit Mme Prudence, je ne marchande pas, je vous achète ces porcelaines cent francs, mais si vous me dites à qui vous avez vendu le bahut en question.

—Quelle diable de femme que vous êtes, répondit en riant le marchand de meubles d'occasion, on ne peut pas vous résister. Oh! je me rappelle bien, à présent, cette espèce de secrétaire; je l'ai eu ici pendant plusieurs mois.

Un jour, un monsieur, ayant à son bras une jolie personne, s'arrêta devant mon magasin. La jeune personne vit le bahut, [illegible]

demain. Ce monsieur qui s'appelle Duplan, est un commissionnaire de la rue des Petites-Ecuries. Je n'ai pas l'adresse de sa maison, mais un commissionnaire en marchandises est facile à trouver.

—Oui, oui, je saurai le trouver.

—Et il est probable que vous allez pouvoir racheter ce meuble auquel vous tenez tant.

—Un souvenir de famille, vous comprenez......

—Si je comprends? ah! je crois bien!.... Je conserve comme des reliques sous un globe et sur des coussinets de velours la couronne de fleurs d'oranger et le bouquet de mariage de ma défunte femme, que j'ai perdue il y a plus de trente ans.

Mme Prudence paya son achat, dont la facture lui fut remise, se fit envelopper ses porcelaines et sortit du magasin. Elle héla le cocher d'une victoria, monta dans cette voiture et se fit ramener chez elle.

Elle n'était pas mécontente de sa journée; elle n'avait pas rencontré de trop grandes difficultés et elle espérait bien que le lendemain, avant la nuit, le vieux meuble serait dans sa chambre.

Si elle avait acheté trop cher sa porcelaine, en revanche, Mme Elisabeth avait vendu en son absence plusieurs objets avec un superbe bénéfice.

IX

LA TRACE PERDUE.

Le lendemain la marchande à la toilette se présenta chez le commissionnaire en marchandises.

C'était un vieux garçon au teint fleuri, à la physionomie joviale, présentant le type de ces jouisseurs fin de siècle, dont nous avons chaque jour sous les yeux des échantillons très réussis. M. Duplan était certainement un fervent disciple de la philosophie épicurienne de Béranger.

Léonie, qui savait adapter son langage au caractère de chacun, se montrait suivant l'occasion expansive ou réservée; elle se fut bientôt mise à l'aise avec le joyeux négociant et la conversation prit une tournure presque familière.

—Ma chère dame, dit M. Duplan à l'aimable causeuse, je suis tout à votre service et je désire vivement vous aider à retrouver ce meuble. Je l'ai acheté.... non, ce n'est pas moi qui l'ai acheté à ce brocanteur de la chaussée Clignancourt, je l'ai seulement payé.

—A cette époque, il y a de cela quatre ans, je m'étais sottement épris d'une danseuse du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui m'a fait faire toutes sortes de folies, car en quelques mois je lui ai permis de croquer à belles dents mes bénéfices d'une année et d'entamer fortement les bénéfices de l'année suivante:

Elle était si amusante, cette petite! Comme elle faisait sauter les bouchons de champagne! Et avec quelle grâce elle avalait le pétillant liquide! Figurez-vous madame, que cette enfant des faubourgs avait de hautes visées aristocratiques; c'était drôle, oui très drôle. Elle se nommait Amanda Brincart et se faisait appeler Blanche d'Attigny; pour un peu elle aurait mis sur ses cartes de visite une couronne de Baronne ou de comtesse. Il est vrai qu'elle avait un grand chic, une tête superbe avec des cheveux magnifiques, des yeux irrésistibles et des jambes, vous voyez ça d'ici, des jambes de danseuse.

Ma belle pécheresse m'avait déjà fait lui acheter, pour orner son salon, de vieux portraits qui étaient, disait-elle, les portraits de ses nobles ancêtres, lorsqu'elle acheta et me fit payer, bien entendu, le secrétaire dont vous venez de me parler, lequel, à défaut d'autre valeur, avait un certain cachet d'antiquité. Bref, Amanda ou Blanche, comme vous voudrez, trouva que le meuble ferait bien dans son salon, comme ayant fait partie du mobilier d'un Attigny depuis longtemps trépassé.

Sans parler de moi, madame, dit en riant le jovial commissionnaire, la petite Brincart aimait les vieilleries: c'était passé chez elle à l'état de manie.

Quelque temps après, un jeune gandin me rendit un véritable service en m'enlevant ma ruineuse maîtresse.

—Mais vous savez où elle demeure actuellement?

—Hélas! non, madame. J'ai complètement perdu de vue Blanche d'Attigny. Ces dames, vous ne l'ignorez pas, passent souvent par d'étranges vicissitudes.

Mme Prudence était visiblement contrariée.

L'entretien continua encore quelques instants et Léonie prit congé du négociant.

Elle se trouvait, cette fois, en présence d'une sérieuse difficulté et ne pensait plus autant que la veille au succès de son entreprise.

Elle se disait que le monde de la galanterie se renouvelait souvent à Paris et que l'oubli passait vite sur certaines réputations, même parmi les plus éclatantes.

Mais dans le personnel féminin, dans ce monde des cocottes de haute et de petite volée elle avait de nombreuses relations. Ce fut de ce côté qu'elle chercha à savoir ce qu'était devenue Blanche d'Attigny.

On l'avait bien connue la petite Brincart, la danseuse aux portraits de ses ancêtres; mais depuis bientôt un an, on ne la voyait plus dans aucun de ces endroits à la mode où se donnent rendez-vous les femmes de mœurs faciles.

Blanche d'Attigny n'avait été qu'une de ces étoiles filantes qui s'évanouissent à chaque saison, souvent sans laisser aucun souvenir derrière elles.

La marchande à la toilette commençait à désespérer lorsqu'on vint lui apprendre que la danseuse, déchue de sa splendeur éphémère, était allée échouer dans une maison garnie de la rue des Partants, à Ménilmontant.

Par suite d'une de ces maladies que traitent certains médecins spécialistes, elle avait perdu sa beauté, ses magnifiques cheveux, la puissance irrésistible de son regard, la souplesse de son corps et, naturellement, elle avait vu s'éloigner d'elle tous ses adorateurs.

Mme Prudence se rendit à Ménilmontant et grimpa les quatre étages qui conduisaient à la chambre de l'étoile éteinte. Elle se trouva en présence d'une femme vieille bien avant l'âge, aux yeux caves, conservant à peine dans ses traits flétris un vestige de son ancienne beauté.

Une toux sèche, de funèbre augure, soulevait sa poitrine et faisait peine à entendre.

Elle portait des vêtements fanés, usés jusqu'à la corde. Les meubles de la chambre révélaient une noire misère. Il suffit à la marchande à la toilette d'un coup d'œil pour se convaincre que le meuble qu'elle cherchait n'était pas là.

Elle se présenta à l'ex-danseuse comme une dame faisant partie d'une association charitable ayant pour but d'aller secourir à domicile les misères ignorées. Elle avait entendu parler de sa détresse et elle était venue lui venir en aide.

—Oh! la charité était pleine d'indulgence: elle n'était pas de celles qui, avant de compatir au malheur, se demandent s'il a été précédé d'une vie irréprochable.

—Je sais ce qu'est la vie, continua-t-elle avec douceur, je sais quels écueils rencontre une jeune fille abandonnée à elle-même. Confiez-vous à moi sans crainte et sans honte, je n'ai que le désir de vous être utile. Toutes les dames de ma Société sont animées des mêmes sentiments que moi, par nous vous serez soulagée.

La pauvre délaissée, qui depuis longtemps souffrait de l'oubli de ses amis des beaux jours, de tous ceux qui avaient partagé ses plaisirs, fut profondément touchée de cette visite d'une inconnue.

Cette dame charitable lui parlait avec tant de bonté et lui faisait entendre de si consolantes paroles qu'elle se sentait émue jusqu'aux larmes.

Elle se montra facilement expansive, répondit à toutes les questions et raconta sa vie.

Pendant qu'elle en déroulait les phases, depuis les premiers succès dus à sa beauté, à sa franche gaieté, lesquels avaient été toujours grandissants jusqu'au jour de la maladie et de la chute finale, Mme Prudence ne laissa échapper aucune parole de blâme ou de mépris. De temps en temps elle disait seulement:

—Pauvre enfant! Pauvre enfant!

L'ex-danseuse se tut et eut une nouvelle quinte de toux.

—Ah! dit Mme Prudence avec compassion, si vous avez eu des jours de plaisir et de triomphe, vous avez aussi cruellement souffert; ceux qui vous voyaient à cette époque où vous passiez dans un huit-ressorts toute rayonnante de jeunesse, de grâce, de beauté, seraient bien surpris s'ils savaient dans quelle triste situation vous êtes aujourd'hui.

Regardant le misérable grabat, la table boiteuse et les chaises à moitié dépaillées, elle reprit:

—Ce dut être pour vous un dur moment que celui où vous fûtes obligée de vous dépouiller de votre élégant mobilier.

—Bien dur, en effet, madame, c'était ma décadence complète.

—Je vois apparaître un impitoyable propriétaire.

—Non, madame, je ne devais rien à mon propriétaire; mais le vide s'était fait autour de moi, et l'argent me manquait. J'allai frapper à la porte d'un ami; il refusa de me recevoir.

Alors, je songeais à aller me jeter dans la Seine du haut d'un pont, lorsque, passant à l'entrée du boulevard Voltaire, je vis la boutique d'un marchand de meubles d'occasion; je proposai au marchand de lui vendre les miens; il m'accompagna chez moi et, le jour même, il fit enlever mon mobilier. La somme que je touchai me fit vivre quelque temps, mais depuis....

Elle n'acheva pas, un sanglot coupa la parole.

—Allons, ma chère enfant, lui dit la marchande à la toilette, prenez courage, on ne vous abandonnera pas, tenez voici vingt francs, en attendant que moi ou une autre dame revienne vous voir.

Elle adressa encore quelques paroles d'encouragement à l'ancienne [illegible] et se retira.

En descendant l'escalier elle se disait mais sans penser à elle-même:

—Voilà le retour des choses d'ici-bas dans un mois cette malheureuse sera morte.

Le jour suivant, elle se rendit au boulevard Voltaire et n'eut pas de peine à trouver le marchand de meubles dont lui avait parlé Amanda; il n'y avait que lui dans la partie du boulevard voisine de la place de la République.

A la question qu'elle lui adressa, le marchand répondit:

—Un bahut secrétaire palissandre, avec incrustations de nacre et de houx, je me le rappelle parfaitement bien; il était d'un beau travail et je l'ai fait remettre complètement à neuf.

Mme Prudence se sentit traversée par un frisson.

Si l'on avait découvert les papiers!

Elle fut bientôt rassurée par les détails que lui donna le marchand.

Alors elle lui débita sa petite histoire. Une grande dame désirait entrer en possession de ce meuble, vieux souvenir de famille, que des circonstances malheureuses avait fait passer dans des mains étrangères.

Le marchand eut une mine piteuse, [illegible] le regret de ne plus avoir le meuble qu'il aurait pu vendre un prix exorbitant.

—Hélas! madame, dit-il, je suis vraiment désolé de ne plus avoir ce bahut dans mon magasin; je l'ai vendu à un tailleur, M. Blondel, qui demeure au numéro 58 de la rue Amelot.

C'était tout près. Mme Prudence fut bientôt rue Amelot. La concierge lui apprit que le tailleur n'était plus dans la maison.

Bavarde.... comme une portière, elle ajouta:

—M. Blondel et sa femme étaient de bien braves gens, qui savaient me récompenser des plus petits services que je leur rendais. Je regrette bien qu'ils ne soient plus ici, allez. Ils avaient acquis une petite aisance et sont partis parce qu'ils se retiraient des affaires; ils sont allés vivre à Saint-Mandé.

—Vous avez leur adresse?

—Oui, avenue Sainte-Marie; je ne sais pas le numéro, mais pas besoin pour les trouver.

Et la concierge, qui était allée voir ses anciens locataires, un dimanche, s'empressa de faire la description de la gentille petite maison de campagne [illegible]

La marchande à la toilette pouvait croire enfin qu'elle touchait au but. Il s'agissait de se mettre en communication avec les époux Blondel. La chose était délicate et demandait beaucoup de prudence et de tact; car si la négociation était mal engagée, elle pouvait aboutir à un échec, et alors tout espoir de rentrer en possession des précieux papiers serait anéanti.

Elle réfléchit longuement à la marche qu'elle devait suivre et imagina plusieurs combinaisons assez compliquées qu'elle abandonna les unes après les autres, chacune présentant des inconvénients.

Elle finit par s'arrêter au moyen le plus simple et décida qu'elle irait trouver l'ancien tailleur et ferait appel à ses bons sentiments. Ce qu'elle avait appris du caractère de M. Blondel lui donnait confiance.

Elle prit un coupé de remise, et, dans l'illusion d'une voiture de maître, elle se fit conduire avenue Sainte-Marie.

A travers la grille, elle vit l'ancien tailleur occupé à soigner les fleurs de son jardin.

La tête couverte d'un vieux chapeau de paille, vêtu d'une jaquette de [illegible] le cou nu, le gilet déboutonné, il avait une de ces figures bon enfant dont la bienveillance est le trait distinctif.

Sa femme, non loin de lui, à l'ombre d'un platane, travaillait à un ouvrage de couture et semblait être la digne compagne de ce brave homme. Ils étaient bien de ces bons bourgeois qui, après avoir amassé péniblement une petite fortune, savourent avec délices le bonheur tranquille de la villégiature.

La marchande à la toilette, excellente physionomiste, fut tout de suite fixée; elle entra avec confiance et, s'adressant aux deux époux, elle leur demanda la faveur d'un moment d'entretien.

Ils furent un peu confus de se trouver dans une tenue négligée [illegible] une belle dame. Car Léonie avait eu soin de se vêtir d'une toilette riche et de bon goût et de se parer de bijoux de prix.

De plus, nous savons qu'elle avait l'habitude du monde et pouvait aussi bien se donner pour une marquise.

Elle s'exprima avec une grande [illegible]cité, se montra très bienveillante et ne voulut pas permettre à M. Blondel d'aller changer de vêtement. Par l'aisance de ses manières, elle mit à l'aise les deux époux.

Elle s'extasia sur la beauté des roses, des œillets, des bégonias [illegible] tait toucher M. Blondel à l'endroit sensible.

Lui et sa femme étaient sous le charme de la parole de cette visiteuse [illegible] évidemment, occupait dans le monde un rang élevé.

Dès que Mme Prudence fut avec eux dans le salon, elle aborda le sujet qui l'amenait.

—J'appartiens, dit-elle, à une branche cadette de la vieille et noble famille de Renaucourt dont vous avez sans doute entendu parler.

Ce nom leur était totalement inconnu; cependant, comme ils avaient le respect de la hiérarchie et des noms sonores, ils s'inclinèrent en signe d'assentiment.

Léonie continua:

—Ma mère avait reçu en héritage un petit meuble auquel elle tenait beaucoup, parce que depuis longtemps il était dans la famille. C'était un secrétaire en palissandre avec incrustations de nacre et de houx, qui n'avait de valeur que par les souvenirs qui s'y rattachaient.

Ce bahut démodé déplaisait à mon père; il trouvait que ce vieux meuble déparait son riche mobilier. Toutefois, par égard pour ma mère, il le conserva tant qu'elle vécut; mais après sa mort il s'en débarrassa.

J'étais absente, alors; quand je revins, je déplorai amèrement cette vente, que je considérais comme une profanation.

J'avais toujours eu sous les yeux, dès mon enfance, ce meuble vénéré; je lui avais voué le même culte que ma mère. Il me semblait que, dans sa demeure dernière, elle ne se consolait pas de savoir cette pieuse relique passée en des mains étrangères. Si elle eût vécu, elle aurait fait l'impossible pour retrouver ce vieux meuble; ce fut la tâche que je m'imposai.

Malheureusement, le meuble avait plusieurs fois changé de mains; des années s'écoulèrent sans que mes recherches [illegible] Enfin tout dernièrement, [illegible] providentiel, j'ai appris que [illegible] était en votre possession.

—En effet, [illegible] Blondel, nous avons acheté un [illegible]taire qui répond bien à la description [illegible] vous venez de faire.

Léonie tressaillit [illegible]. Elle allait donc l'avoir, enfin, ce meuble qu'elle convoitait si ardemment. Elle était sûre d'avance que ces braves gens étaient disposés à s'en dessaisir en sa faveur.

—Ah! madame, que vous me rendez heureuse! dit-elle.

Mais, aussitôt, elle [illegible] comme [illegible] douche d'eau glacée, quand Mme Blondel ajouta:

—Nous vous l'abandonnerions avec plaisir, au prix qu'il nous a coûté, si nous l'avions encore.

—Vous l'avez vendu! s'exclama Léonie.

—Non, répondit le mari, on nous l'a volé!

Vous avez sans doute entendu parler du procès récent d'une bande de [illegible]